

Médiathèque Valais St-Maurice

Lundi 28 avril

12.30-13.30



Anne Nivat

A la rencontre de Anne Nivat, grand reporter de guerre et écrivain...

« Je regarde des photos d'Anne Nivat à Bagdad. Sur certaines, elle ressemble à celle que je connais. Lunettes noires, tête nue, cheveux courts, au bord du Tigre ; en pyjama, riante, sur le toit de la maison où elle habite, téléphone et carnet de notes à portée de main. Sur d'autres, elle est en grande abbaya noire, mais tête nue encore, parlant avec des amies.

Elle est du Nord ou de l'Est, fille de parents qui ont consacré leur vie à la culture russe, ayant elle-même vécu des années en Russie, écrit des livres sur ce pays, y retournant souvent, en parlant parfaitement la langue.

La voici à présent du Sud, sillonnant les lieux les plus dangereux de ce monde arabo-musulman en éruption, Afghanistan, Irak, apprenant l'arabe. C'est une mince silhouette en abbaya noire.» (Bagdad, Zone rouge, Préface d'Olivier Rolin).

Anne Nivat, docteur en Sciences Politiques, a vécu une dizaine d'années à Moscou en tant que correspondante pour *Libération*, *Ouest-France*, *Le Soir*, *Le Point*, la radio RMC, mais aussi pour des journaux anglo-saxons.

Elle est depuis 2004 envoyée spéciale pour *Le Point*, et collabore à *l'International Herald Tribune*, au *New York Times* et *Washington Post*.

Grand reporter, reporter de guerre et écrivain, elle s'est spécialisée dans des zones sensibles comme la Tchétchénie, l'Afghanistan, l'Irak et se fond dans le pays et les conflits pour, simplement, témoigner.

Quand les médias russes ont pris la parole (1997)

Livre consacré à l'évolution des médias en Russie pendant la période charnière qui va de la Perestroïka à l'établissement du cadre constitutionnel de la Fédération de Russie. Cette analyse revient à mesurer aussi l'enracinement de la démocratie dans la société russe.

Elle montre également comment les médias se sont constitués en pouvoir autonome pendant la période gorbatchévienne : *« Quatre éléments sont essentiels à cette transformation : l'apparition et l'influence des télévisions locales, les exploits de la technique, le renouveau des programmes télévisuels et, enfin, le regard critique posé par les professionnels de l'audiovisuel sur la télévision. »*

Comment aborder le paysage audiovisuel russe ? Comment les journalistes sont-ils formés ? Quels types de rapports ont-ils instauré avec le pouvoir ? Qu'en pensent les lecteurs, les téléspectateurs ? Ont-ils seulement le droit à la parole ? C'est ce à quoi aussi ce livre tente de répondre.

Chienne de Guerre (2000)

Récit des différents séjours d'Anne Nivat dans la Tchétchénie en guerre, entre septembre 1999 et mi-février 2000.

« J'ai agi en tant que journaliste free-lance, correspondante de deux quotidiens français, Libération et Ouest-France. Dès le début du conflit, j'avais fait la demande d'une accréditation ad hoc du côté russe ; ne l'ayant pas obtenue, j'ai décidé de regarder la guerre du côté tchétchène. Cet affrontement qui ne cesse de saigner et d'épuiser les camps en présence n'est malheureusement pas terminé et peut-être ne finira jamais, Aussi faut-il continuer de se rendre sur place pour dire ce qu'il en est. A moi qui n'avais fréquenté la guerre que dans les livres d'histoire, elle a appris son poids de cruauté, de désespoir et de mort, Au lecteur, j'espère que ces pages auront mieux fait percevoir l'enchaînement tragique des événements, mieux fait comprendre aussi ce peuple, ces hommes et femmes tchétchènes avec qui j'ai partagé l'impartageable. »

Anne Nivat visite les villages, arpente les montagnes, multiplie les rencontres. Parmi elles, le président Alan Maskadov :

« Nous voulions construire un Etat indépendant reconnu sur la scène internationale, et c'est vrai que nous avons échoué, mais c'est dû avant tout au comportement de la Russie. Tout était détruit du fait de la première guerre, et nous n'avons même pas réussi à mettre sur pied des écoles de formation de cadres, le même genre d'écoles que Lénine voulait instaurer pour créer l' « homme nouveau ». Eh bien, oui, l'homme nouveau tchétchène est un fiasco total. Quant à ce qui se passe aujourd'hui, les deux camps sont à blâmer : la Russie ne sait pas ce qu'elle veut avec nous, et nous-mêmes n'avons aucune idée des moyens réels pour obtenir cette fameuse indépendance. C'est finalement notre peuple qui nous a entraînés dans cette guerre »

La guerre qui n'aura pas eu lieu (2004)

Suite chronologique de **Chienne de guerre**, nous emmène sur les mêmes lieux, retrouver les mêmes personnes :

« Plutôt que gloser indéfiniment sur les coupables -pour certains « le grand méchant Russe », pour d'autres « les Tchétchènes islamistes liés à Al-Qaïda »-, j'ai souhaité, dans ce livre, faire parler certains des individus concernés directement par ce conflit. Je les ai rencontrés au fil des saisons. Ce temps passé justement avec eux dans un territoire en guerre où les valeurs éthiques et les principes moraux les plus généralement admis n'ont plus cours. J'ai souhaité donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, soit parce que leurs mots ne sont pas « politiquement corrects », soit parce que ce qu'ils expriment n'est pas jugé suffisamment intéressant par des médias où ne sont retenues que les citations cadrant le mieux avec l'idée simpliste que l'on se fait, ou doit se faire, selon eux, du conflit. Ces femmes et ces hommes, présidents ou rebelles, russes ou tchétchènes, militaires ou civils, je les entends et, pour la plupart, je les comprends. Pourtant je ne suis ni russe ni tchétchène, et cette guerre-là n'est pas la mienne ».

« Quelle est la signification du 11 septembre 2001 pour la Tchétchénie ?

« Aslan Maskhadov : « Au lendemain des actes terroristes perpétrés sur le sol américain le 11 septembre 2001, le président russe Vladimir Poutine est le premier chef d'Etat à décrocher son téléphone pour s'entretenir avec son homologue américain. Au cours de cette conversation, il assure le président Bush de son soutien dans la lutte contre le « terrorisme international ». Dès lors, le conflit tchétchène, quasiment oublié par les capitales occidentales, sera présenté de façon encore plus schématique par le Kremlin pour lequel Al-Qaïda, la « base » de Ben Laden, appuie activement la résistance tchétchène. L'amalgame entre rebelles indépendantistes et fondamentaliste musulmans arabes est facile. »

« Alors la vie s'est organisée dans la guerre. C'est une vie sans plaisirs, sans futur, dans l'angoisse permanente des zatchistki qui se sont multipliées depuis que le Kremlin ne cesse de répéter que la « phase militaire de l'opération anti-terroriste est terminée », ou encore que « la responsabilité des opérations doit revenir aux forces de polices locales ». Pourtant, ça et là, la vie reprend péniblement. La plupart des maisons ont été rafistolées par leurs propriétaires... »

Lendemain de guerre en Afghanistan et en Irak (2004)

Afin de constater les effets réels de la présence américaine en Afghanistan et en Irak, la journaliste a enquêté durant douze semaines, dans chacun de ces deux pays.

Que sont devenus ces deux peuples depuis leur "libération" par les troupes américaines ?

« Ce livre n'est pas une nouvelle analyse géopolitique de la situation « post onze septembre » en Irak et en Afghanistan. Il n'est pas non plus un pamphlet anti-américain, même si les Etats-Unis y sont perçus à travers le prisme forcément négatif de « locaux » qui ont subi sans grande joie leurs surprenantes méthodes censées faciliter l'instauration de la démocratie.

Cet ouvrage est un long « grand reportage » dans le style qui n'a cessé d'être le mien depuis que je me suis intéressée au journalisme, notamment à la guerre en Tchétchénie, conflit de plus en plus oublié des grands médias internationaux».

« C'est cette nuit-là, chez le vieux mollah, après m'être retournée de longues heures sans pouvoir m'endormir sur mon matelas posé à même le plancher, au-dessus de la réserve à pommes de terre dont la légère odeur de pourriture m'indisposait, que j'ai décidé de me rendre en Afghanistan et en Irak, une fois les grandes manœuvres militaires et le cirque médiatique finis : il fallait faire entendre ces voix « de sous les décombres », ces paroles de femmes et d'hommes qui vivent là-bas alors que nous journalistes, humanitaires militaires ne faisons jamais que passer.

Afghanistan, automne 2001. Irak, printemps 2003. Deux pays différents, mais une seule et même guerre, revêtue d'une double étiquette : d'une part, l'engagement américain et allié contre le « terrorisme international » en réaction à la catastrophe du 11 septembre 2001 ; d'autre part, une croisade « libératrice » de peuples opprimés. »

« Qu'ont ressenti en fait ces hommes et ces femmes d'Afghanistan et d'Irak dans leur vie de tous les jours ? C'est la volonté de poser ces questions aux principaux intéressés qui m'a conduite à me rendre dans ces deux pays au lendemain d'interventions militaires certes facilement gagnées, mais dont les conséquences à long terme sont mal déchiffrables».

Par les monts et les plaines d'Asie centrale (2006)

Périple à travers les cinq Etats indépendants que sont le Kazakhstan, le Kirghizistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Turkménistan d'Asie centrale, entre 2001 et 2005.

« Cet ouvrage n'est ni une étude historique, ni un essai sociologique. Je me suis fondue, si j'ose dire, dans les montagnes et les plaines d'Asie centrale à ma manière, seule, habillée comme une femme locale, parcourant telle région pendant des semaines, voire des mois, la quittant, y revenant, retrouvant les personnes déjà rencontrées, approchant de la sorte au plus près le quotidien de ces hommes et de ces femmes de tous âges. C'est donc plutôt d'un livre politique qu'il s'agit, car parler politique, c'est parler des gens, ici, ceux qui vivent dans cet espace centrasiatique encore inconnu de nos médias, de ce qu'ils mangent, de ce qu'ils possèdent, de ce qui leur manque, de leurs rêves, idéaux et angoisses, pour se rendre finalement compte que ces hommes et ces femmes ont souvent les mêmes préoccupations et les mêmes besoins que nous, gens d'Occident. »

« Quel est le véritable avenir de l'Asie centrale et de ses habitants ?

Continuer à se développer tant bien que mal sous la très forte influence russe –la période de transition politique et économique qui a suivi le traumatisme de l'implosion de l'URSS, loin d'être terminée, marquera encore plusieurs générations - ou réussir à se « démocratiser » d'une façon telle que les richesses seront réparties différemment et que l'engrenage de la pauvreté sera enrayeré, ce qui pourrait couper court à la tentation du fondamentalisme islamique ? »

Islamistes. Comment ils nous voient (2006)

Fin 2005, Anne Nivat traverse une nouvelle fois le Pakistan, l'Afghanistan et l'Irak.

« Le travail d'Anne Nivat est très utile parce que, pour une fois, il inverse le regard. Ce ne sont pas les Occidentaux qui regardent et critiquent, ce sont les autres qui les regardent et réagissent à ce regard. L'Occident démocratique est maître des médias et certain de mener le juste combat contre le fondamentalisme. Mais les autres refusent ce schéma et réagissent au flot d'images et d'informations.

Finalement, leur regard n'est pas plus tendre que le nôtre. Et chacun est persuadé d'avoir raison. » (Dominique Wolton, Préface).

« C'est pour tenter de comprendre leur vision de l'Occident et des Occidentaux que je me suis rendue chez ces « islamistes » au sens large. Je les ai tous rencontrés, qu'ils grossissent les rangs des oulémas pakistanais ou ceux des Taliban afghans, voire des combattants irakiens du djihad, ou qu'ils soient de simples musulmans. Au risque d'être abusivement cataloguée « sympathisante », il m'a paru important de m'engager à les entendre tous, sans les juger, pour retransmettre leur parole. En effaçant momentanément ma propre vision du monde, j'ai tenté d'appréhender la leur. Je n'ai pas tardé non plus à me rendre compte que la vision qu'ils ont de nous est tout autant nourrie de stéréotypes que celle que nous avons d'eux ».

Bagdad, zone rouge (2008)

2007, pour la 4^{ème} fois en trois ans, Anne Nivat repart en Irak.

Une nouvelle fois, elle pose l'impossible question : Comment vit-on au milieu des bombes ? Quelle vie dans un pays décomposé, meurtri par la guerre ?

Récit dédié à son fils, Louis, qui saura ainsi « où je disparaissais pendant sa première année ». Sa méthode de travail : prendre des notes, ne pas enregistrer, puis, chaque soir recopier les notes prises sur le carnet moleskine. Ainsi s'ébauche une succession de portraits d'hommes et de femmes qu'elle interviewe, escortée par son ami-interprète Ali, chez qui elle réside, en « zone rouge ».

« Parfois tu manques de discernement, tu as l'impression de ne plus arriver à démêler ce qui est intéressant de ce qui ne l'est pas. Comment décider sur quoi écrire, sur quoi t'attarder ? Comment retranscrire en mots, dans tes notes griffonnées heure après heure sur ton petit carnet de moleskine, la vie de ceux qui t'abritent, leurs sensations qui font écho aux tiennes, les odeurs, les couleurs, le danger ou son absence, l'attente, l'impatience, les bruits ou le silence ? ».

« Tu es retournée à Bagdad pour te battre aussi contre cette banalité ; pour qu'on ne puisse pas prétendre plus tard qu' »on ne savait pas », qu'on « n'était pas au courant » ; pour qu'on ne soit pas faussement surpris ou indignés lorsqu'éclatera le prochain attentat, peut-être plus diabolique encore que celui du 11 Septembre. ».

Les brouillards de la guerre, dernières missions en Afghanistan (2011)

On utilise le terme de « brouillard de guerre » pour décrire, considérant les opérations militaires, l'absence d'informations dont disposent les belligérants à propos de leurs ennemis.

Invitée à une émission de télévision canadienne, en mars 2010 à Montréal, Anne Nivat, reporter indépendante, -ce qui lui laisse la liberté de « passer de l'autre côté du miroir », celui des populations civiles des pays traversés par des conflits, est interrogée sur ses reportages de guerre (Tchéchénie, Irak, Afghanistan).

Séduit par ses propos, le major canadien Pruneau lui propose alors de venir parler à ses hommes sur le point de partir pour une dernière mission en Afghanistan. La journaliste accepte et elle obtient même d'accompagner, quelques mois plus tard, son détachement de 300 hommes sur le théâtre d'opération, la zone de Kandahar, ex-capitale des Talibans.

Ainsi... naît sous la plume de la journaliste, un excellent reportage sur la guerre en Afghanistan, sur le déploiement des troupes alliées, sur l'engagement des uns et des autres et sur l'impossible question : **« Comment concilier des missions quasi contradictoires consistant d'une part à combattre les insurgés et d'autre part à créer des liens avec les villageois du coin ? Une contre-insurrection réussie suppose d'avoir gagné la confiance. »**

La République juive de Staline (2013)

1934, Staline s'interroge : Pourquoi ne pas donner aux Juifs une république ? Cela établirait leurs droits et permettrait au pouvoir, sans être taxé d'antisémitisme, de les évincer des nombreux postes à responsabilité. Les Juifs se réjouissent du projet. Ils espèrent le Caucase, ils reçoivent un morceau de la Sibérie. Cette région s'appelle le Birobidjan, terres comprises entre les rivières Bira et Bidjan - région désertique et aride à la frontière de la Mongolie. Des primes incitatives sont données aux Juifs afin qu'ils partent s'installer dans cette région peu peuplée située à 8 000 kilomètres de Moscou.

La vie culturelle se développe progressivement : un théâtre juif est créé en 1934, des écoles, un journal en yiddish, « L'étoile du Birobidjan ».

Mais les purges staliniennes vont freiner cet élan. En 1953, la mort de Staline ouvre les portes du Birobidjan. Les Juifs soviétiques partent en masse en Israël.

Pour tenter de mesurer le succès du projet Birobidjan et ce qu'il en reste, Anne Nivat a enquêté **sur place, en Israël**, où elle s'est introduite chez des Birobidjanais, et dans **la ville chinoise de Harbin**, vers laquelle les autochtones se sont toujours davantage tournés plutôt que vers Moscou.

Le Birobidjan, un échec ?

*« « Soixante-dix ans se sont écoulés depuis que nos grands-parents sont venus s'approprier ce bout de taïga perdu en Extrême-Orient, lequel, à en croire les dirigeants de l'ex-URSS de l'époque, aurait dû devenir un lieu de vie du peuple juif. **Leur rêve ne s'est pas totalement réalisé. Aujourd'hui, de nombreux enfants et petits-enfants de ces migrants, les premiers à avoir construit le Birobidjan, vivent en Israël. Voilà : c'est comme ça ! Ici, nous ne nous perdons pas de vue, nous organisons des rencontres, nous nous remémorons...** » (Marina, mémoire vivante du Birobidjan) ».*